

Études littéraires africaines



MAMBI MAGNACK (Jules M.), dir., *Le Peuple dans la littérature africaine contemporaine*. Préface du Professeur Yves Clavaron. Paris : L'Harmattan, coll. Émergences africaines, 2015, 217 p. – ISBN 9782343060781

Etsè Awitor

Number 40, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036010ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036010ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Awitor, E. (2015). Review of [MAMBI MAGNACK (Jules M.), dir., *Le Peuple dans la littérature africaine contemporaine*. Préface du Professeur Yves Clavaron. Paris : L'Harmattan, coll. Émergences africaines, 2015, 217 p. – ISBN 9782343060781]. *Études littéraires africaines*, (40), 236–238.
<https://doi.org/10.7202/1036010ar>

didactisme et de l'enjeu socio-politique de ces textes, à partir d'analyses littéraires extrêmement poussées, inscrites dans un environnement textuel et linguistique plus large. Je ne peux donc qu'encourager à sa lecture les étudiants et les chercheurs curieux des littératures produites en Afrique. Cet ouvrage, fort convaincant, témoigne d'une belle croyance en la puissance de la littérature, du théâtre notamment, en sa capacité à « construire » un pays. Dans la continuité des réflexions proposées sur la place des littératures locales en RDC, il me semble toutefois que les travaux récents (et de plus en plus sollicités) sur la notion de performativité (Judith Butler par exemple) pourraient peut-être contribuer à étayer davantage le rôle joué par le théâtre dans les questions de développement et de reconstruction politique. Enfin, ce travail donne envie de découvrir les textes transcrits et traduits du swahili, lesquels ne figurent pas dans ce livre, mais feront prochainement l'objet d'une publication en ligne.

■ Mélanie BOURLET

MAMBI MAGNACK (JULES M.), DIR., *LE PEUPLE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE CONTEMPORAINE*. PRÉFACE DU PROFESSEUR YVES CLAVARON. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉMERGENCES AFRICAINES, 2015, 217 P. – ISBN 9782343060781.

Dans cet ouvrage divisé en trois parties sont rassemblées des réflexions consacrées à diverses représentations du « peuple dans la littérature africaine contemporaine ».

La première, « Crises sociales et problématiques identitaires et religieuses », analyse les « liens de causalité entre les problématiques identitaire et religieuse et la naissance des antagonismes sociaux » (p.30). Ainsi, dans « Peuple en conflit : crises et apories identitaires dans quelques romans africains contemporains », Jules Mambi Magnack, étudiant quatre romans – *Johnny chien méchant* (Emmanuel Dongala), *Murambi : le livre des ossements* (Boubacar B. Diop), *L'Aîné des orphelins* (Tierno Monénembo) et *La Folie et la Mort* (Ken Bugul) –, dont la thématique principale repose sur la représentation de diverses formes de conflits, montre que « la radicalisation » et la « conception essentialiste » (p. 35) de l'identité est cause de tensions sociales et de conflits. Une lecture sociocritique de *Partir* de Tahar Ben Jelloun permet à Frédéric Diffo de soulever l'épineuse question de la place du peuple dans les religions en général, et dans l'islam en particulier. Se basant sur la société marocaine et adoptant une analyse basée sur le triptyque « texte / contexte / sens » (p. 66), il

montre que le peuple « ne constitue pas une préoccupation essentielle dans la religion musulmane » (p. 65). Ce faisant, l'auteur de *Partir* dénonce « l'hypocrisie ecclésiale » (p. 82) et plaide pour un islam au service du peuple. L'article de Jonathan R. Nsangou, qui étudie *La Folie et la Mort* et *Rue Félix-Faure* de Ken Bugul, met en exergue la misère des peuples africains fragmentés. Ces deux romans abordent les conflits sociaux par l'entremise des corps abusés, véritables métaphores du « déchirement des êtres » (p. 102) et d'une « société désarticulée » (p. 106).

La deuxième partie, « Représentation du peuple et construction du peuple-personnage », s'intéresse aux modalités de la construction fictive du peuple en tant que personnage. « Les foules en marche dans la littérature africaine : entre exaltation et engagement », l'article de Raphaël Ngwe, analyse comment le peuple, trahi et humilié, se transforme en foule (p. 115) pour prendre son destin en main. S'appuyant sur *Les Bouts de bois de Dieu* (Ousmane Sembène), *La Poupée ashanti* (Francis Bebey) et *La Vierge du Grand Retour* (Raphaël Confiant), l'auteur montre que les « foules en marche » (p. 113), ces « refoulés du peuple » (p. 121), se révoltent pour dénoncer tous les « systèmes de la dépersonnalisation de l'humain » (p. 127). Éric M. Midepami, dans « Dire le peuple dans *Les jambes d'Alice* de Nimrod », évoque la « sémantique plurielle » de cette notion de « peuple » et souligne que celui-ci, représenté comme un « théâtre d'ombres, une marée odorante » (p. 148), est marginalisé et « relégué au rang de l'animal » (p. 146).

Enfin, la troisième partie, « La Représentation du peuple dans les textes oralisés », s'intéresse à la représentation du peuple dans la « littérature chantée » (p. 187). Dans « Les instruments parleurs de *Silence, on développe* de Jean-Marie Adiaffi », C. Zebie Yao met l'accent sur l'importance et la fonctionnalité des instruments parleurs dans le combat révolutionnaire que mène le peuple, le « héros collectif » (p. 181) d'Assiéliédougou, dans sa quête pour sa libération. Flaubert Yanta, quant à lui, convoque six chansons des musiciens camerounais Lapiro de Mbanga et Longuè Longuè pour analyser la construction et la représentation que ces derniers donnent du peuple, du pouvoir et du statut de l'artiste-musicien. Il ressort de son étude que ces musiciens dénoncent la misère incommensurable dans laquelle vit le « bas peuple » (p. 191) et qu'ils n'hésitent pas à s'ériger en défenseur des opprimés en dévoilant le fossé sans cesse grandissant entre les « minorités bouffeuses » et les « majorités affamées » (p. 194).

Contrairement à ce que le titre laisse croire, tous les articles se basent sur des œuvres romanesques africaines francophones. On peut regretter que cette étude ne tienne pas compte, par exemple, de la littérature africaine d'expression anglaise.

■ Etsè AWITOR

MAXIMIN (DANIEL), *AIMÉ CÉSAIRE, FRÈRE VOLCAN*. PARIS : SEUIL, 2013, 268 P. – ISBN 978-2-02-109975-1.

Comment qualifier cet essai de Daniel Maximin ? « Souvenirs sur Aimé Césaire » ? « Daniel Maximin, témoin de son temps » ? « Autobiographie » ? « Reportage sur des funérailles nationales » ? Oui, tout cela, tour à tour, au gré d'une plume qui ne résiste pas au plaisir de décrire un paysage, ou de faire un jeu de mots (il y en a d'excellents !). Mais assurément, ce qui nous touche d'abord, et le plus, c'est le témoignage à propos du Grand Homme et de ses relations avec l'auteur, qui se révèle être son disciple, discret mais convaincu, nonobstant le déni d'une quelconque inféodation à celui qui fut un modèle ou une référence tant littéraire que politique pour deux générations d'Antillais.

En effet, comment résister à Césaire, lorsque, enfant, un proche parent vous récite déjà un extrait du *Cahier d'un retour au pays natal*, qui ressemble tellement à votre environnement guadeloupéen ? Et plus tard, quand à l'âge universitaire, on rencontre *de visu* le Grand Homme, qu'on lui parle et qu'il vous écoute, mieux, qu'il vous ouvre sa demeure et sa bibliothèque que vous allez longuement fréquenter pour le plus grand profit de votre thèse, comment résister à la séduction, à l'emprise involontaire d'une personnalité hors du commun, d'un poète solaire dont les textes illuminent votre quotidien ? Ce phénomène d'attraction, voire de fascination involontaire, j'insiste, Maximin l'a vécu et en rend compte merveilleusement, nous permettant par là même de revivre des expériences analogues.

Mais au-delà de cette espèce de retrouvailles que nous offre Maximin, nous avons appris nombre de faits concrets, des parcours ou des réactions du poète. En particulier sa sensibilité et son engagement concernant le problème *kanak*, ainsi que ses relations avec Jean-Marie Tjibaou, dont Césaire aimait « l'abnégation totale et la générosité » (p. 165). Fidélité de Césaire, parmi toutes les fidélités que Maximin ici dévoile ou rappelle, sa proximité avec le poète l'informant mieux que tout autre. Il peut ainsi raccrocher tel poème (« Tutélaire ») à sa mère, tel autre à Suzanne ou à Ina, et maintes